



Cycle : Mankiewicz

# L'affaire Cicéron

## Joseph L. Mankiewicz, USA-1952

### Fiche technique

Titre original : Five Fingers  
Scénario : Michael Wilson et Joseph Mankiewicz,  
d'après le livre de L. C. Moyzisch, *Operation Cicero*  
Photographie : Norbert Brodine  
Décors : Thomas Little et Walter M. Scott  
Musique : Bernard Herrmann  
Production : Otto Lang  
Distribution : James Mason (Diello/Cicéron)  
Danielle Darrieux (comtesse Anna Staviska)  
Michael Rennie (George Travers)  
Walter Hampden (Sir Frederic)  
John Wengraf (comte Von Papen)  
Herbert Berghof (colonel von Richter),  
Oscar Karlweis (L. C. Moyzisch)  
Durée : 108 min  
Sortie France : 30 novembre 1952



### Critiques et Commentaires

Evocation libre mais documentée de la destinée d'un des plus célèbres espions de la seconde guerre mondiale, sur lequel même aujourd'hui toute la lumière n'est pas faite (et ne le sera probablement jamais). Interprété par James Mason, dans l'un de ses plus beaux rôles, l'espion devient un pur héros de Mankiewicz. Élégant, hautain, amoureux de lui-même, savourant ses propres machinations à la fois comme spectacle, comme jeu intellectuel et comme moyen de dominer les autres, il sera finalement vaincu par le Destin et par l'Histoire qui, pour Mankiewicz, réduisent l'homme, si brillant soit-il, à ses justes proportions : celles d'un fantoche, à peine plus avancé en fin de parcours que ceux qu'il croyait manipuler. Vision du monde pessimiste mais infiniment séduisante car Mankiewicz éprouve une fascination que peut-être son intelligence condamne pour ces êtres d'exception, capables pour un moment de se donner à eux-mêmes et aux autres l'illusion de la supériorité.

(...) Mankiewicz excelle à rendre attachants, voire même poignants, des personnages qui devraient être antipathiques (...) Ils font trop confiance à leur intelligence ou à leur orgueil qui finalement les perdent. Ce sont aussi de grands solitaires, et des insatisfaits sensibles à l'ironie présente en toute chose.

Plus qu'un film ironique, **L'affaire Cicéron** est en effet un film sur l'ironie elle-même. La principale ironie de la destinée de Cicéron est évidente et tient dans le fait que les nazis n'utiliseront jamais les documents de premier ordre qu'il leur avait livrés. Ironie plus subtile, que le machiavélique espion ait été « refait » par une petite comtesse à la cervelle d'oiseau, mais cupide et calculatrice comme lui, et qui n'est en définitive que sa propre caricature, à vingt crans en dessous. Ironie plaisante, qu'elle soit à son tour spoliée de tout ce qu'elle avait cru gagner et voler deux fois. Ironie suprême enfin, que cette histoire immorale où chacun des héros se croit au dessus des lois, des patries et d'autrui voie la morale triompher sur tous les plans.

**Jacques Lourcelles (Dictionnaire du cinéma, collection Bouquins, Robert Laffont)**

Le film raconte l'histoire parfaitement invraisemblable mais totalement véridique du valet de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Ankara en possession des secrets de l'opération Overlord. Le scénario s'écarte un peu du livre de Moyzisch en faisant intervenir deux nouveaux personnages : Travers, un personnage d'ailleurs parfaitement plausible, et celui de la comtesse Staviska. (...) le film va se présenter comme un éblouissant jeu de dupes.

(...) Comme tous les grands films de Mankiewicz (...) **L'affaire Cicéron** joue sur les rapports de castes. Moyzisch n'apparaît que comme un benêt face à l'aristocrate von Papen, interprété à la perfection par John Wengraf, et, surtout, Diello ne bénéficiera que très brièvement de la

**Le Ciné-club de Grenoble**  
**Mercredi date**

reconnaissance sociale à laquelle il avait tant aspiré : valet il était, pauvre il restera.

(...) Le décor est celui de l'Europe des Balkans souvent si chère au cinéma (...) où la guerre exacerbe les problèmes entre les différentes ethnies. Le véritable Cicéron, lui, avait travaillé à l'ambassade d'Allemagne avant de se faire engager à celle d'Angleterre. Dans cet univers, tout semble possible y compris, et ce fut réellement le cas, que des documents ultra-secrets concernant l'opération Overlord se trouvent dans le coffre de l'ambassadeur d'Angleterre, qui n'était guère le plus concerné.

(...) Le talent de Mankiewicz est tout aussi évident dans les superbes scènes dialoguées entre Anna et Diello ou les réflexions acerbes de von Papen confronté aux nouveaux seigneurs du Reich - des « juvéniles délinquants » dit-il - que dans les scènes d'espionnage. Quant à la fin, elle est aussi inoubliable que celle d'**Eve**.

(...) Le titre (original) **Five fingers** a par ailleurs été l'objet de diverses interprétations. Mankiewicz donna l'explication suivante : « A l'époque, la Fox avait produit plusieurs films dont le titre comportait

un chiffre ou un nombre, mais il n'y avait pas encore eu de cinq. Je suppose que Zanuck a pensé que c'était dommage. Il devait aimer le chiffre cinq ! Quant aux doigts, je ne sais pas à qui ils sont ! »

(...) Mais James Mason avança une autre raison : « zanuck ne voulait pas d'un titre comportant le nom **Cicero** parce qu'il croyait que pour un spectateur américain le nom ne pouvait se référer qu'à un quartier de Chicago qui était bien connu pour avoir été le berceau du gangstérisme. Il choisit lui-même un autre titre, qui a ses yeux signifie l'avidité ».

Toujours est-il que, tout au long du film, Mankiewicz renvoie dos à dos Anglais et Allemands, méprisant le nazisme de ces derniers et l'inconscience des premiers. Et face à une Danielle Darrieux remarquable, James Mason est l'éblouissant interprète de ce jeu de dupes.

**Patrick Brion (Mankiewicz, éditions La Martinière)**

Le récit « véridique » d'origine avait déjà de quoi fasciner le cinéaste : l'affaire d'espionnage du siècle, comme nous l'apprend un emphatique prologue. Mais chez Mankiewicz, pas d'anecdote sans peinture de caractères. Un entretien peu fructueux avec le véritable Cicéron s'étant avéré inutilisable, l'auteur déçu Mankiewicz se jeta avec délices sur ce qui l'intéressait le plus dans le scénario de Michael Wilson, pour y imposer sa griffe de dialoguiste : les relations entre Anna Svastika, personnage fictif, et l'espion Cicéron qui, autrefois, sous le nom de Diello, aurait été son majordome. Leur histoire d'amour et de tromperie réciproque a le tranchant d'un scalpel : elle relève la saveur de « l'histoire vécue » si sensationnelle soit-elle. Elle permet aussi de mêler la satire sociale à la satire politique (...) Les épigrammes surgissent avec la même prolixité que dans **Chaines conjugales** et **Eve**, avec une sorte d'élégance anarchisante qui n'épargne aucune des puissances concernées (cf le parallèle entre les agents du contre-espionnage allemand et britannique). Les nazis sont ridiculisés avec une verve digne de Lubitsch, mais la caricature est évitée.

(...) Mais c'est le personnage de Diallo/Cicéron, génialement campé par Mason, qui rend le film mémorable, un des rares protagonistes masculins de Mankiewicz dont la complexité et les aspirations soient comparables à celles de ses plus belles héroïnes.

**N.T. Binh (Mankiewicz, collection Rivages/cinéma)**

### **Filmographie sélective de Joseph Mankiewicz (1909-1993) :**

*Le château du dragon* (1946) *The late George Apley* (1947) *L'aventure de Mme Muir* (1947) *La maison des étrangers* (1949) *Eve* (1950) *On murmure dans la ville* (1951) *Jules César* (1953) *La comtesse aux pieds nus* (1954) *Blanches colombes et vilains messieurs* (1955) *Un américain bien tranquille* (1958) *Soudain l'été dernier* (1959) *Cléopâtre* (1963) *Le reptile* (1970) *Le limier* (1972).

La semaine prochaine : Cycle Simenon

**Panique**

**Julien Duvivier – France – 1946**

**Mercredi 18 mai 2022 à 20h**